

# SERMON VII

## LA RÉSIGNATION

Sermon sur Psaume XXXIX, 10.

Je me suis tu, et je n'ai point ouvert  
la bouche, parce que c'est toi qui l'as  
fait.

En voyant les éloges pompeux qu'on a donnés de nos jours à la philosophie, à la sagesse humaine; en voyant tant de personnes ne vouloir plus d'autre appui, plus d'autre guidé, qui ne croirait, mes frères, qu'elle peut beaucoup pour notre bonheur, que c'est à son école que l'on puise cette égalité d'âme, cette fermeté, cette constance, le premier besoin de l'homme et le principal caractère du sage? Mais à peine a-t-on fait quelques pas dans le chemin de la vie, et l'on s'aperçoit que ses leçons fastueuses ne sont d'aucun secours réel ni pour la vertu, ni pour le bonheur. C'est surtout au jour de l'adversité que nous éprouvons leur insuffisance. Que nous disent-elles alors? qu'il faut souffrir; que c'est là le sort de l'humanité; c'est-à-dire qu'elles n'offrent à notre cœur désolé qu'une longue perspective de souffrances. Qu'il faut montrer du courage, c'est-à-dire que ce courage qu'elles ne peuvent inspirer, elles nous font rougir de ne l'avoir pas,

et qu'elles ajoutent à notre malheur la honte et l'humiliation d'en être trop touchés ! Que nous disent-elles encore ? Que nous ne sommes pas les seuls malheureux ; elles nous montrent sur tous les points du globe des hommes en proie à la douleur, c'est-à-dire qu'elles remplissent de tristesse notre imagination et qu'elles multiplient nos peines par celles de tous les êtres souffrants. Il est surtout un genre d'affliction où les conseils de la raison ne sont pas seulement inutiles, mais importuns et quelquefois désespérants : c'est lorsque le cœur déchiré par une séparation cruelle, chérit en quelque sorte sa douleur, se nourrit de tristes souvenirs, et refuserait de recouvrer le calme si l'oubli de ce qu'il aime y était attaché. Qu'on nous dise alors que le temps affaiblira nos regrets, qu'ils sont inutiles, et l'on nous révoltera, et l'on enfoncera plus avant le poignard dans notre cœur : nous éprouverons le même frémissement que si, cherchant pour la presser la main d'un ami, nous rencontrions la main glacée d'un cadavre.

Ainsi, mes frères, de vaines déclamations, des réflexions froides ou cruelles, voilà tout ce que peuvent pour l'infortuné la philosophie de nos jours et la raison abandonnée à elle-même.

Laissons donc, laissons ces *consolateurs fâcheux*<sup>1</sup>, ces docteurs purement humains, et pour nous préparer à soutenir les maux de la vie, ou pour nous en consoler, jetons-nous entre les bras de cette religion sainte qui a des remèdes pour tous nos maux, et qui seule parle à notre cœur le langage dont il a besoin.

Je n'entreprendrai point de vous développer aujour-

<sup>1</sup> Job, xvi, 2.

d'hui toutes les consolations dont elle environne l'affligé, tout ce qu'elle fait pour ranimer son cœur et son imagination. Je ne presserai qu'un seul motif, celui que notre texte présente au fidèle. Je ne veux qu'élever ses yeux vers la main qui le frappe, lui rappeler l'idée de ce Dieu qui dirige tous les événements, persuadé qu'il n'en faut pas davantage pour lui rendre la confiance et l'espoir. O mon Dieu ! ouvre maintenant nos cœurs à ta parole, et que ta grâce nous rende sages à salut !

1° Faisons-nous d'abord une juste idée de la disposition qu'exprime le roi prophète.

*Je me suis tu et je n'ai point ouvert la bouche.* Cela ne signifie pas qu'il eût été insensible au coup dont Dieu l'avait frappé. La nature a ses droits : et comment au premier choc de l'orage le faible arbrisseau ne courberait-il pas la tête, ne serait-il pas ébranlé ? Comment l'homme, enfant de la poussière, garantirait-il son cœur de la première atteinte d'un malheur accablant et peut-être inattendu ? Celui qui a bien mérité de ses semblables pourrait-il sans émotion se voir méconnu, calomnié ? Celui dont l'âme était étroitement unie à celle d'un ami, d'un enfant, d'une épouse, si la mort le sépare de cet objet qui faisait partie de son existence, comment n'éprouverait-il pas des déchirements et des angoisses ? comment ne sentirait-il pas le vide profond qui suit une telle perte, ce vide où il demeure plongé au milieu de tous les objets qui lui parlent de ce qu'il aimait, et renouvellent chaque jour le sentiment de son affliction ?

Ah ! sans doute, un bien que nous perdriions sans regret ne nous aurait procuré aucune véritable jouissance, et nous n'achèterions la tranquillité dans les revers qu'au prix des plus doux sentiments de la vie. Mais la religion

émanée du Dieu de la nature ne veut point faire à l'homme un cœur de marbre. Elle lui laisse toutes ses affections innocentes. Elle les purifie et les consacre. L'homme formé par elle n'est point cet être apathique et froid dont la soumission n'honorerait point le Seigneur, et dont la résignation, qui ne supposerait aucun sacrifice, ne mériterait pas le nom de résignation.

*Je me suis tu et je n'ai point ouvert la bouche.* Il ne faut pas non plus entendre par là ce silence d'une âme découragée et flétrie qui ne trouve plus de plaisir à s'épancher, ni de disposition à s'élever à Dieu, qui se ferme et se replie sur elle-même; ce silence qui, concentrant la douleur au fond de l'âme, redouble son énergie. Le cœur se dédommage alors par ses murmures de la contrainte imposée à la bouche, et l'homme mord le frein qu'il ne peut briser. Un tel silence est le caractère de la soumission qu'inspire la crainte, de la soumission qu'imposent les tyrans, et non pas de celle qu'on a pour un père.

*Je me suis tu et je n'ai point ouvert la bouche.* Cela signifie donc : « Je n'ai point murmuré dans mes maux; j'ai » adoré la main qui me frappait, quelque sensibles » qu'aient été ses coups. Il a pu m'échapper quelques » plaintes, mais dans le temps même qu'elles sortaient » de ma bouche, mon cœur les désavouait; et si celui qui » voit tout m'a trouvé faible et abattu dans les premiers moments de la douleur, du moins il ne m'a point » trouvé infidèle et révolté : ma résignation, ma confiance » en lui a maîtrisé mes agitations et rendu le calme à mon » âme. »

La disposition qu'exprime ici David, c'est donc la soumission non-seulement des lèvres, mais de l'âme et de la pensée. C'est l'hommage d'un être intelligent qui se sou-

met au Créateur non par l'impossibilité de résister à sa puissance, mais par un libre acquiescement qui lui fait unir sa volonté à la volonté éternelle. C'est l'hommage d'un être sensible; c'est l'hommage de l'homme qui, pleurant le bien qu'il a perdu, offre au Tout-Puissant le sacrifice de ses larmes, trouve de la douceur à les verser dans son sein, et fait triompher la religion de la nature.

2° Et comment produire en nous cette heureuse disposition? En nous souvenant, mes frères, que c'est la Providence qui dirige tout ici-bas. *Je me suis tu et je n'ai point ouvert la bouche, parce que c'est toi qui l'as fait.*

Ce souvenir, en effet, retranche d'abord de nos douleurs ce qui les aigrit surtout et les envenime, l'idée du hasard ou des causes secondes auxquelles nous sommes si portés à les attribuer. Quel trouble n'excite pas dans l'âme l'idée d'une cause aveugle, d'un enchaînement fatal dont nos maux sont l'effet! La source des misères humaines est ouverte sur moi et je ne sais quand elle cessera de couler. Je suis étendu sur un lit de maladie, et je souffre non-seulement de mes douleurs présentes, mais de l'énergie qu'elles peuvent acquérir, de la durée qu'elles peuvent avoir. Mes ennemis m'insultent, m'outragent, et dans le désordre de mes pensées, je crois voir la société tout entière se liguier avec eux contre moi. J'ai perdu une personne chérie, et je ne jouis plus des objets précieux qui me restent. Frappé de la fragilité de leur existence, je crois voir à chaque instant la mort les menacer, les arracher de mes bras. Ainsi l'homme, capable de souffrir comme de jouir sans mesure, s'il n'aperçoit plus le fil de ses destinées entre les mains d'un Dieu tout bon, attache secrètement l'idée de l'infini à toutes ses douleurs, et celle dont il souffre ne lui paraît que la première onde

du torrent qui doit le submerger, la première étincelle de l'incendie qui doit le consumer.

Attribuer ses disgrâces aux causes secondes, à la malice de ses ennemis, aux efforts de ses rivaux, à l'ingratitude de ceux pour qui l'on a beaucoup fait, à sa propre imprudence, c'est ajouter à ses peines une nouvelle amertume. Le triomphe de celui qui nous hait, la joie insultante de celui qui s'élève sur notre ruine, la perfidie de celui qui nous trahit, le regret cuisant d'être l'artisan de son propre malheur, et l'impossibilité de rappeler le passé, ce reproche que l'on s'adresse à chaque instant : « Si j'avais fait, ou si je n'avais pas fait telle ou telle chose ! » quels combats, quel trouble toujours renaissant n'excite pas dans une âme le conflit de toutes ces idées !

Eh bien ! mes frères, la religion dissipe tous ces fantômes avec lesquels nous luttons. Elle nous montre le Très-Haut tenant dans sa main tous les ressorts des événements, que les créatures ne font mouvoir qu'en apparence. Elle nous apprend en un mot qu'il n'arrive rien ici-bas qu'il n'ait permis ou ordonné. Voilà la grande idée qui peut nous soutenir, voilà la grande idée qui a soutenu le courage des fidèles de tous les temps. Elle était présente à Job lorsque, passant du plus haut point de la prospérité au comble de l'infortune, il ne s'arrêta point aux causes apparentes de cette effrayante catastrophe et qu'il s'écria : *L'Éternel l'a donné, l'Éternel l'a ôté, que le nom de l'Éternel soit béni*<sup>1</sup>. C'est elle qui inspirait David lorsque, outragé par un sujet rebelle, et ne paraissant frappé ni de sa révolte insolente, ni de la basse cruauté qui lui faisait insulter à son malheur, il arrêta

<sup>1</sup> Job 1, 21.

ceux qui voulaient le venger, et dit avec tant de douceur : *Laissez-le faire, car c'est l'Éternel qui l'a permis*<sup>1</sup>. C'est elle enfin qui remplissait l'âme de Jésus lorsque, près de quitter la vie, et n'en accusant ni la jalousie des Phariséens, ni la trahison de Judas, ni la fureur des Juifs, ni l'injustice d'Hérode, ni la lâcheté de Pilate, il fit entendre ces paroles où respire la résignation dans toute sa sublimité : *Ne boirai-je pas la coupe que mon père m'a donnée à boire*<sup>2</sup>?

Mais, quoi! dira l'incrédule, vous me montrez donc comme l'auteur de mes peines le Dieu que vous voulez me faire adorer! Et n'est-il pas bien plus terrible, bien plus désespérant de les attribuer à celui dont il ne m'est pas permis de me plaindre et au pouvoir duquel je ne saurais me soustraire?

Mes frères, les païens, qui n'avaient pour objet de leur culte que des divinités imparfaites et bornées, ne purent jamais résoudre pleinement cette difficulté. Quelques-uns de leurs philosophes en vinrent jusqu'à attribuer les maux de la vie, non à leurs dieux, mais à je ne sais quel principe méchant qui en était le rival. La religion chrétienne, sûre du Dieu qu'elle annonce, sûre de justifier ses perfections, et de nous faire adorer ses décrets, ne craint point de nous dire : « Ce qui vous afflige, c'est lui qui l'a fait; » et par une vertu divine, elle fait de cette grande vérité une source abondante de consolations. Quel est-il en effet ce Dieu?

1° C'est un être infiniment puissant et sage, qui connaît parfaitement ce que nous sommes; qui est le juste appréciateur des biens et des maux, et qui sait mieux que nous ce qui nous est avantageux. C'est le père des lu-

<sup>1</sup> 2 Sam. xvi, 11. — <sup>2</sup> Jean xviii, 11.?

mières, dont les plans sont toujours admirables et les moyens toujours sûrs. Et comment ne remettrions-nous pas nos destinées entre ses mains avec cette confiance, cette sécurité, cet abandon que nous exigeons nous-mêmes de nos enfants, de ceux dont la conduite nous est soumise, et qui nous chargent de leurs intérêts? Ne savons-nous pas que cet être suprême sait tirer le bien du mal, que pour lui tout est moyen, et qu'il arrive souvent à son but par les routes en apparence les plus opposées?

Joseph est vendu pour être esclave; quel chemin pour arriver au trône de Pharaon! Jésus est cloué sur une croix, et cette croix lui assurera l'empire du monde, et avant trois siècles elle brillera sur les drapeaux des Césars! Ah! lorsque Joseph implorait la pitié de ses frères; lorsque saint Pierre, saisi à la première idée de la mort de son maître, s'écriait dans l'émotion de son cœur: *A Dieu ne plaise, Seigneur, cela ne vous arrivera pas*<sup>1</sup>; qu'eût produit l'accomplissement de leurs vœux? L'Égypte eût été privée d'un protecteur, d'un père, d'un libérateur. Le monde fût resté dans l'abîme du péché et de la condamnation.

Et qui de nous ne trouverait dans l'histoire de sa vie quelque trait frappant de la sagesse de la Providence? Qui de nous n'a pas éprouvé que telle ou telle situation qu'il redoutait ne s'est pas trouvée en réalité ce qu'elle semblait en perspective? Ne pourrions-nous pas souvent entrevoir les vues de la Providence lorsqu'elle appesantit sur nous sa main? Vous, elle vous a visité par des infirmités, des langueurs. Vous arrêtant au milieu de la course inconsidérée de la jeunesse, elle a placé devant vous le

<sup>1</sup> Matt. xvi, 22.

jugement, l'éternité. Mais ces grands objets vous paraissent un songe à travers les illusions de la santé et du plaisir. Qu'ils s'offrent aujourd'hui à votre imagination sous un point de vue plus imposant et plus redoutable ! Vous vous préparerez sans doute à bien mourir, et si Dieu vous rend à la vie, vous renaîtrez plus sage et meilleur, éclairé, si je puis m'exprimer ainsi, des lumières d'un autre monde. Vous, la calomnie flétrit vos actions les plus irréprochables : mais les éloges des hommes nourrissent en vous un orgueil secret, une vaine complaisance en vous-même. Vous vous accoutumiez à ce tribut : ce prix naturel de vos bonnes œuvres en devenait insensiblement le motif. Votre vertu purifiée par le feu en sera plus ferme, plus constante ; elle sera sans alliage devant le Seigneur. Vous, vous avez perdu une personne en qui vous placiez une grande partie de votre bonheur ; vous espériez que sa main soutiendrait votre vieillesse, fermerait vos yeux. Mais que savez-vous si le Seigneur n'a pas voulu, en vous enlevant un objet si cher, en plaçant votre trésor dans le ciel, y attirer plus puissamment votre cœur ? Il se sert, pour vous détacher de cette vie, des mêmes affections qui souvent nous la font trop aimer. Il veut qu'en tournant les yeux vers l'objet que vous regrettez, vous les élevez en même temps vers lui. Il veut que le voyant à ses côtés, brillant de l'éclat immortel qui peut devenir un jour votre partage, vous croyiez l'entendre vous adresser ces paroles : *Vous savez où je suis, et vous en savez le chemin*<sup>1</sup>.

Fidèles affligés ! ces pensées ne se sont-elles jamais présentées à votre esprit ? n'ont-elles jamais fait tressaillir

<sup>1</sup> Jean XIV, 4.

votre cœur? En découvrant ainsi l'issue du chemin semé d'épines que la Providence vous appelle à traverser, ne vous êtes-vous point écriés : « O Dieu ! toi dont les voies sont si supérieures aux nôtres , j'adorerai tes décrets ; » et avec David : *Je me suis tu et je n'ai point ouvert la bouche , parce que c'est toi qui l'as fait.*

2° Mais allons plus loin : le Dieu qui dirige ce monde est un être souverainement bon ; et voilà, chrétiens, de toutes ses perfections, la plus essentielle pour l'homme, celle qui donne pour nous à sa sagesse et à sa puissance un prix infini en les faisant servir à notre bonheur.

C'est un être souverainement bon ; il n'est pas possible de s'en former une autre idée. Et comment ne serait-il pas bon celui de qui émanent, comme de leur source, tous les traits de bonté que nous trouvons épars chez les créatures? Comment ne serait-il pas bon celui qui a donné à l'homme ce penchant à la bienfaisance, qui resterait rarement sans effet si, comme la divinité, nous pouvions toujours l'exercer sans effort et sans nuire à nos intérêts particuliers? Comment ne serait-il pas bon celui dont la main a gravé dans notre âme cette tendre compassion pour les peines d'autrui, qui n'est entièrement détruite que chez l'être à qui il ne reste plus rien d'humain? Ah! se représenter le Créateur, le conservateur de l'univers, comme un maître dur qui voit couler nos larmes sans pitié, qui nous livre à des maux inutiles avec indifférence, ce serait non-seulement blasphémer, ce serait se plonger dans l'abîme de la folie et du désespoir. Cependant, mes frères, si au jour de l'affliction, dans le trouble et le désordre de votre âme, vous avez besoin de faits plutôt que de raisonnements, et de preuves plus éclatantes de la bonté du Seigneur, voyez ce qu'il a fait dans l'ordre de

la grâce. Ouvrez l'Évangile, c'est là qu'est révélé le grand mystère d'une miséricorde infinie, qui saisit le cœur et confond l'imagination; Dieu manifesté en chair, Jésus accordé à la terre pour nous tirer de l'esclavage du péché et de la condamnation, pour rendre la vie à nos âmes, pour y retracer l'image du Créateur, pour nous faire vivre en citoyens du ciel dont il nous a rouvert l'entrée. Et ce qui relève cet amour, c'est que ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu les premiers, mais c'est lui qui nous a aimés. Il a tant aimé le monde qu'il a donné son fils unique au monde afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle; et celui qui n'a point épargné son propre fils, mais qui pour nous l'a livré à la mort, ne nous donnera-t-il pas toutes choses avec lui<sup>1</sup>? Voyez aussi comment pour nous peindre son amour il semble emprunter de toute la nature ce que fournissent d'images tendres les relations les plus intimes. C'est un berger qui conduit son troupeau dans les parcs herbeux et le long des eaux courantes, ou qui va chercher une brebis perdue jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée. C'est un père qui reçoit dans ses bras l'enfant prodigue qui revient à lui. Que dis-je? les liaisons les plus touchantes ne lui suffisent pas encore pour nous donner une idée de ce qu'il est pour nous. Ecoutez-le : *La mère peut-elle oublier l'enfant qu'elle allaite et n'avoir pas pitié du fils de ses entrailles? Mais quand une mère l'aurait oublié, encore ne t'oublierai-je pas, moi<sup>2</sup>. Ah! Seigneur, l'idée de ta bonté pénètre dans mon âme; elle la remplit; elle l'absorbe; elle me soutiendra dans l'épreuve, elle me calmera; elle me fera dire avec ce sentiment touchant et tendre qui animait David : Je me suis tu et je n'ai point ouvert la bouche, parce que c'est toi qui l'as fait.*

<sup>1</sup> Jean IV, 10; Jean III, 16; Rom. VIII, 32. — <sup>2</sup> Es. XLIX, 15.

3° Le Dieu qui est l'arbitre de notre sort est enfin un Dieu consolateur qui daigne nous aider lui-même à porter notre croix, à soutenir le fardeau de l'affliction : et voilà, mes frères, ce dont nous avons encore besoin. L'homme est un être faible; susceptible de courage et de ferveur dans le premier élan de son âme, mais chancelant et abattu quand il s'agit de consommer le sacrifice, il sent le frémissement de la chair démentir la soumission dont son cœur vient de prendre l'engagement. Composé de deux substances différentes, livré à deux volontés opposées, c'est surtout dans le malheur qu'il les sent se combattre au dedans de lui : *l'esprit*, a dit notre adorable Sauveur, *l'esprit est plein de courage, mais la chair est faible*<sup>1</sup> Eh bien ! mes frères, à cet égard encore la religion vient à notre secours. Elle subvient à cette faiblesse qui pourrait nous trahir malgré nous. Elle nous assure que nous ne serons point éprouvés au delà de nos forces, ou plutôt que le Seigneur égalera pour nous les forces à l'épreuve.

Ici, chrétiens, que ne puis-je vous révéler ce qui se passe entre le fidèle et son Dieu ! Oui, n'en doutez pas ; il est des chrétiens qui vous diraient, s'ils ne renfermaient pas ces mystères dans leur âme avec un respect religieux, ils vous diraient qu'ils chérissent le souvenir du jour de l'adversité comme un monument signalé des grâces divines. Ils vous diraient que les situations les plus critiques, les plus terribles de leur vie sont précisément celles où ils ont éprouvé les sentiments les plus doux, parce qu'ils ont cru sentir alors la présence de leur Dieu. Ils vous diraient qu'après avoir été en proie aux déchirements de la nature, lorsque leur imagination et leurs sens troublés sem-

<sup>1</sup> Matt. xxvi, 41.

blaient devoir dissoudre la frêle machine, théâtre de ces combats, ils élevèrent leurs regards vers le ciel, ils adorèrent la main qui les frappait, s'écrièrent avec une intention sincère de se soumettre : *Ta volonté soit faite*<sup>1</sup>; et qu'aussitôt ils sentirent le calme succéder à leurs agitations, une rosée divine couler dans leur cœur, et se former en eux une âme nouvelle dont ils étaient étonnés. Ils vous diraient qu'alors la résignation ne leur parut plus une tâche pénible, un devoir rigoureux, mais le plus heureux des sentiments, et qu'ils trouvaient un charme secret à répéter ces paroles du roi prophète : *Je me suis tu et je n'ai point ouvert la bouche, parce que c'est toi qui l'as fait.*

Tel est, chrétiens, le Dieu qui nous dispense les maux de la vie. Venez à présent le prendre à partie, et lui reprocher vos peines, si vous l'osez. Mais que dis-je? Pleins de confiance en cet être suprême, tranquilles sous sa main puissante qui vous dirige, vous ne plaindrez plus que les infortunés qui sont privés des motifs de résignation que je viens de développer.

Ah! plaignez-les. Ils ne voient point un Dieu, le Dieu des chrétiens, ordonner pour eux le labyrinthe des événements. Ils ne voient aucun trait de lumière percer les ténèbres de l'avenir. Plaignez-les. Ils puisent à des citernes crevassées et sans eau. Ils n'ont pour soutien *qu'un roseau qui se brise et perce la main*<sup>2</sup>, qui se reposait sur lui. Plaignez-les. Ils souffrent sans consolation. Puisse la bonté divine leur épargner ces douleurs contre lesquelles ils seraient sans ressource! Ou plutôt, puissent la détresse qu'ils éprouveront, le besoin qu'ils sentiront des consola-

<sup>1</sup> Matt. xxvi, 39. — <sup>2</sup> Es. xxxvi, 6.

tions du chrétien, la secrète envie qu'ils lui porteront, devenir pour eux le germe de la foi, leur faire examiner de près cette religion qui, pour être adorée, n'a besoin que d'être bien connue, qui présente les grands caractères de la vérité, de la divinité, à celui qui, les cherchant en elle attentivement et de bonne foi, n'a pas intérêt à les méconnaître !

Et vous, fidèles que Dieu éprouve par l'affliction, voyez la religion s'offrir à vous comme une mère tendre qui s'avance vers son fils pour le consoler. Semblables à cet enfant qui se jette alors dans ses bras, arrête ses cris, essuie ses pleurs, réfugiez-vous dans son sein. Croyez-moi, c'est la grande ressource, c'est l'unique asile des enfants d'Adam. Si vous gémissiez sur la perte d'un ami qui vous a précédé dans le séjour des immortels, qu'il n'ait point à rougir de l'excès de votre affliction. Que du haut de ce ciel dont l'amour de Dieu est la vie, où sa volonté fait la loi suprême, il puisse jeter sur vous un regard de complaisance en voyant la résignation, la piété dominer toutes vos affections, et vous abattre aux pieds du souverain dispensateur. Placez sur l'autel, par la pensée, le bien précieux que vous avez perdu, et soutenus, fortifiés, exaltés par la foi, trouvez-vous heureux de pouvoir offrir à votre Dieu un sacrifice qui vous réponde à vous-mêmes que vous l'aimez sincèrement et d'un amour de préférence.

Et quelle que soit l'épreuve que le Seigneur vous envoie, songez qu'au milieu d'un siècle incrédule et profane, vous êtes appelés à ce grand devoir de le confesser devant les hommes, et de lui rendre gloire par votre constance et votre soumission. Ce monde qui outrage et méconnaît la religion la plus divinement inspirée pour le

bonheur des hommes lui accorde pourtant ce beau privilège de consoler l'affligé. C'est donc à vous à montrer quelle est son influence. Ne souffrez pas qu'on l'accuse d'impuissance en vous voyant répandre des larmes amères. Faites plutôt envier vos consolations à ceux qui en sont privés. Que frappés de votre patience, de votre courage, ils soient forcés de dire en secret : « Il y a ici plus que l'homme. » Vous contribuerez ainsi peut-être à les amener captifs au maître que vous servez, et vos efforts, quand ils seraient inutiles pour eux, ne seront point perdus pour vous-mêmes auprès du grand Rémunérateur.

Tous ensemble, pénétrés de la sagesse, de la bonté de ce Dieu qui préside à notre sort ; touchés de ses tendres soins pour ses créatures, offrons-lui dans cet instant cet hommage de l'homme tout entier dont il est si jaloux. Abandonnons-lui le soin de notre destinée. Fortifions, nourrissons notre âme des leçons de ce Jésus qui nous a fait connaître ses desseins de miséricorde, et qui nous a réconciliés avec lui par son sang, afin qu'au jour de la calamité nous puissions dire sans efforts et des lèvres et du cœur : *Je me suis tu et je n'ai point ouvert la bouche, parce que c'est toi qui l'as fait.* Ainsi soit-il.